

## CULTURE

## Gonzalo Garcia Pelayo, les fortunes d'un cinéaste

Au Jeu de paume, les films d'un créateur longtemps oublié, qui fut producteur de disques et joueur professionnel

## Cinéma

Gonzalo Garcia Pelayo est une légende. Dans les années 1990, il a établi un système statistique sophistiqué fondé sur l'observation des biais induits par les défauts de fabrication des roulettes de casino, et a gagné ainsi, avec l'aide de ses fils, des millions de dollars. Des dizaines d'articles ont été écrits sur sa « stratégie de la roulette », un film a même été réalisé, *The Pelayos*, d'Eduard Cortes, à partir de ses mémoires de joueur. Alors que les maisons de jeux du monde entier ont pris des mesures pour l'empêcher d'agir, il continue de les harceler par procès interposés.

Si son nom s'affiche aujourd'hui sur les murs du Jeu de paume à Paris, c'est pour d'autres raisons. Avant de se lancer à l'assaut des casinos, cet homme au visage poupin mangé par une belle barbe blanche a été cinéaste. Entre 1975 et 1983, pendant que la Movida madrilène braquait sur elle tous les projecteurs, ce Sévillan de cœur a réalisé cinq longs-métrages qui forment une œuvre solaire, traversée par un souffle anarchiste directement jailli de l'explosion de la dictature franquiste. Un alliage fascinant de documentaire et de fiction, d'érotisme torride et d'iconographie religieuse.

Il y a un an encore, ses films n'avaient pratiquement jamais été vus hors d'Espagne. Le manque de chance s'est doublé d'une incompréhension critique, et cet original au tempérament de feu, qui s'est choisi Bach, Picasso ou Dreyer comme modèles, a jeté l'éponge en 1983. Sauf pour quelques commandes de la télévision, il n'utilisa plus

sa caméra, dès lors, que pour faire des films de famille.

Trente ans après, cette programmation parisienne, qui fait suite à une autre organisée en octobre 2013 par le très cinéophile festival autrichien de la Viennale, arrive comme un miracle. Ses cinq films de jeunesse sont montrés avec un sixième, *Alegrias de Cadiz*, qu'il a réalisé pour l'occasion. « *Je ne voulais pas que ces rétrospectives soient purement archéologiques*, dit-il. *J'ai fait ce nouveau film l'année dernière, comme un best-off de tous mes précédents.* »

Les films de Pelayo ne se ressemblent pas, et ne ressemblent en même temps à rien d'autre qu'à eux-mêmes. On les reconnaît à la place prépondérante qu'y tient la musique – rock andalou, chansons populaires, flamenco –, à une manière sensuelle, amoureuse même, de filmer Séville et sa campagne, à l'importance accordée à la représentation, sans fard, du sexe. « *Je suis peut-être un obsédé*, admet-il. *Mais il me semble que toute la vie vient du sexe, toute la mystique, toute la poésie. Les plus grands artistes – Picasso, Goya... – sont obsédés par le sexe. Il y a peut-être quelque chose de très espagnol, lié à la religion, qui fait que le sexe est très présent chez Buñuel, chez Almodovar... Mais c'est le moteur de la vie.* »

Le cinéma s'est imposé à lui après un triple choc causé par les découvertes du *Septième Sceau*, de Bergman, de *La Soif du mal*, de Welles, de *L'Eclipse*, d'Antonioni, alors qu'il pensait embrasser une carrière de séminariste. Il avait 17 ans. Son bac en poche, il part se former à Paris, dans les salles du Quartier latin et de la Cinémathèque, où il

se souvient avoir abordé Jean-Pierre Léaud. « Je lui ai demandé s'il pensait que je pourrais travailler sur un film de Godard, pour apporter le café au lait. Il m'a répondu que la liste de gens qui voulaient faire ce métier était très longue... »

De retour en Espagne, le jeune Pelayo intègre l'école de cinéma de Madrid. Exclu deux ans plus tard à l'issue d'une grève politique, il est recruté par un producteur pour réaliser *Manuela*, un projet romanesque, avec des acteurs professionnels, qui sera, malgré sa grande implication, son film le plus conventionnel. Et son plus grand succès (1,2 million de spectateurs). On raconte que Luis Bunuel y puisa l'inspiration du *Charme discret de la bourgeoisie*. « C'est une légende, dément Pelayo, l'œil rieur. Mais je l'aime bien... On raconte aussi que

## Un alliage fascinant de documentaire et de fiction, d'érotisme torride et d'iconographie religieuse

*Tarantino a vu le film et que ça lui a donné l'idée d'utiliser les mêmes chanteurs de flamenco, Lole et Manuel, pour Kill Bill 2. Ça aussi ça me plaît, mais je n'y crois pas plus.* »

Le succès populaire ne suffit pas à Pelayo, qui espérait une reconnaissance critique. En réaction, il conçoit son film suivant, *Vivre à Séville*, exclusivement pour les critiques, en se coupant délibérément du grand public. Le calcul et l'art faisant rarement bon ménage, il perd. Joyeusement expérimental, innervé par une vitalité débordante et une féroce soif d'émancipation, *Vivre à Séville* est pourtant le plus ample et le plus audacieux de ses films. « C'est un journal de tournage de *Manuela*. J'y ai mis toutes les émotions, toutes les expériences que j'ai eues sur ce film, qui était un moment très intense pour moi, un moment de sensibilité extrême. C'est l'époque où j'ai commencé à produire des disques. J'en ai produit vingt cette année-là, qui sont presque tous dans *Vivre à Séville*. »

Suit *Frente del mar*, un conte philosophique sec et sexe, centré sur trois couples qui troquent leurs partenaires, qui attire 200 000 spectateurs en salles, et que le cinéaste Pedro Almodovar désigne comme le meilleur film de 1978. Un producteur propose ensuite à Pelayo un road-movie, *Corridos de alegría*, mais le frémissement retombe. A mi-chemin entre *Pierrot le fou*, de Godard, et *Pink Flamingos*, de John Waters, ce film réjouissant et foudroyant est un nouveau four. Le suivant, *Rocio y Jose*, une fiction inscrite dans un splendide documentaire sur un pèlerinage, sera son chant du cygne.

En 1983, Pelayo tourne donc la page. Sans chichis, mais non sans douleur : « Je n'en ai plus jamais parlé. Mais je n'ai jamais cessé d'y penser. » Sans renoncer à la musique, dans laquelle il se fait un nom comme producteur, il s'improvise pendant deux ans agent de toreros, parcourt le monde sous cette casquette de la Feria de Nîmes aux arènes de Cuzco (Pérou), se reconvertit en joueur professionnel à Las Vegas, adapte son système de probabilités inventé pour la roulette aux paris sportifs en étudiant les biais spéculatifs des systèmes de cotation...

La roue tourne en 2012, quand le critique de cinéma espagnol Alvaro Arroba découvre *Vivre à Séville*. En l'intégrant au palmarès des dix meilleurs films de tous les temps qu'il établit pour la revue *Sight and Sound*, il pique la curiosité des programmeurs de la Vennale et du Jeu de paume. La machine s'emballa.

Aujourd'hui, *Vivre à Séville* a été vu 250 000 fois sur YouTube et, à 66 ans, Pelayo est à nouveau cinéaste. Il prévoit de tourner deux films au mois de juin, dans des styles opposés, financés avec de l'argent gagné aux courses, et de refaire la même chose tous les ans. « Parce que je veux rattraper le temps perdu. Et qu'il vaut toujours mieux parier sur deux numéros que sur un seul, non ? » ■

ISABELLE REGNIER

**Viv(r)é la vie! – Le cinéma de Gonzalo Garcia Pelayo**, au Jeu de paume, 1, place de la Concorde, Tél. : 01-47-03-12-50. Séance, 3 €.

**A Paris, mercredi 19 mars.** MARCO CASTRO/AGENT MEL POUR « LE MONDE »